

assez élevé, il ét-it facile de l'esca-
lader, malgré les lances innocentes
qui semblaient la protéger. Je grimpai
pardessus la porte, et en moins de
cinq minutes j'enfilai la ruelle des
Celles, henet, en suivant les vignes,
je fus me sacher et j'arrivai jusqu'à
la maison de M. Loncle.

M. Trude était devant la porte,
regardant la fenêtre éclairée du pre-
mier étage; mais il lui était impossi-
ble de voir la personne qui était
dans cet appartement, car la rue très
étroite des Chenizelles ne permettait
pas de s'éloigner de plus de cinq
pas. C'était la chambre de Mme Lon-
cle qui, sans doute, écrivait longue-
ment à son mari; au bout de deux
heures, je m'aperçus, au froid qui
me prenait, que je n'étais pas amou-
reux: le spectacle des contempla-
tions de M. Trude n'offrait rien de
particulier. Je m'en allai, laissant
l'amoureux regarder les étoiles.

Quoique le maître de musique allât
tous les jours à la maison des Cheni-
zelles, il ne manquait pas de faire
porter une lettre à Mme Loncle, ou
bien la lui donnait en la quittant.
Mme Loncle, ne sachant comment
persuader son mari de revenir, lui
envoya une lettre de M. Trude.

"Voici, lui écrivait-elle, un nou-
veau rôle de ce que vous appelez le
roman; vous remarquerez que le rôle
est écrit de la main de M. Trude,
qui m'adore et qui fera quelque folie
si vous ne revenez pas. Dites-vous
encore que j'invente, monsieur? Vous
connaissez l'écriture de M. Trude, et
vous voyez qu'il n'est pas homme à
se prêter à une pareille comédie. Re-
venez, monsieur; il en est encore
temps: le feu est à la maison. Je suis
suspendue par les mains à mon bal-
con; j'attends qu'on me porte secours;
mais les forces peuvent me manquer.
Une réponse immédiate, et je pars
pour la campagne jusqu'à ce que vous
reveniez. Je vous l'avoue, j'aime
M. Trude; je me demande si c'est
l'amour ou d'amitié; mais je ne crois
pas à l'amitié entre un jeune homme
et une jeune femme. Jamais je n'ai
attendu avec impatience l'heure à
laquelle vous deviez entrer; jamais
votre coup de sonnette n'a retenti dans
mon cœur; jamais je ne suis devenue
confuse quand vous entriez dans le
salon; jamais la parole ne m'a man-
qué ou vous voyant. Heureusement,
M. Trude est également gêné; il s'as-
sied loin de moi lorsqu'il entre, de-
mande de mes nouvelles, et si je
réponds à ses lettres, c'est pour éviter
de parler. Car j'ai peur de la parole,
et j'ai fait avec lui la convention qu'il
ne me parlerait plus de son amour. Il
n'a pas manqué à sa parole; mais il
m'a écrit, et le voyant si malheureux
je n'ai pas voulu lui refuser cette
consolation. Il ne se doute pas que
je vous écris tout; ce serait comme
un aveu de ma faiblesse, et je crains
surtout qu'il ne le devine. Si nous
faisons de la musique maintenant, je
m'aperçois que chaque note du violon
contient une plainte, un soupir, un
désir. Revenez, monsieur; prenez la
postepour arriver plus vite; je vous at-
tends avec impatience."

Au lieu d'aller seule à la campa-
gne, Mme Loncle avait écrit à M.
Montbazin de venir la chercher. Nous
étions engagés pour faire des trios
une dernière fois lorsque M. Mont-
bazin arriva. Il causa quelque temps
à la fenêtre avec Mme Loncle, qui
donnait une raison quelconque pour
aller attendre à la campagne le retour
de son mari. Le temps était beau la
fenêtre ouverte. M. Montbazin était
accoudé sur la croisée. Dans un coin
du salon, M. Trude était tout entier
à ses douleurs et à ses joies. Après
avoir saisi une partie de son secret,
je ne m'inquiétai plus du reste. Je
pris plus attention à la fameuse lu-
nette qui, grâce à la position courbée
de M. Montbazin, sortait à moitié de
sa poche de derrière. Je m'approchai
doucement et la touchai du bout des
doigts: la lunette était plus disposée
à sortir de la poche qu'à y entrer.
Pas un petit mouvement sec et précis,
je pris la lunette, et je m'éloignai
vivement. Ce crime m'avait rendu
fâché. Quoique exécuté avec pruden-
ce, je pouvais ne pas réussir. Je four-
rai la lunette dans ma poche de pan-
talon, et je m'assis; mais je m'aper-
çus qu'elle se dessinait par trop sur
la toile de coutil. M. Montbazin
venait de se lever de la fenêtre; alors
j'eus peur de la suite de mon crime.
(A continuer.)



LE CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de
50 centins par année, invariablement payable d'avance.
On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous
le vendons aux agents huit centins la douzaine, payable tou-
s mois.

Annances: Première insertion, 10 centins par ligne; chaque
insertion subséquente, cinq centins par ligne. Conditions
spéciales pour les annonces à long terme.

Adressez toutes communications et toutes remises d'ar-
gent.

LE CANARD,
Boîte 1427, Montréal.

LE CANARD

MONTREAL, 16 Octobre 1886

HOMMAGE AU "MONDE."

Va / n'assommes par tes ennemis à coups de pierres,
O Monde, car tes jours pourraient bien être comptés et
au jour de la défaite, tu auras besoin d'amis!

Il y a longtemps que nous conseillons cette modéra-
tion au journal, mais les rédacteurs sont étus comme des
mules et ils n'ont pas voulu changer de ton. Pas un
article qui sorte de la salle de rédaction, qu'on puisse
prendre autrement qu'avec des pincettes; leur grossièreté
n'a d'égale que leur avarice et une charrette de vertes
feuilles de chardon, trouverait immédiatement à être
utilisée, dans les gardes manger du journal égoût.

Ce qui ennuie colossalement ces MM. du Monde c'est
d'avoir du renoncer aux douceurs du farniente et du
bluff pour s'occuper de politique. Dire qu'en ce moment
ils travaillent comme des lions n'est pas exagéré, mais
ils s'en vengent sur leurs adversaires en les couvrant de
leur bave empestée. Ils espèrent qu'après la lutte, les
sardines baisseront de prix et qu'ils pourront reprendre
leurs petites fêtes intimes, dans les bureaux de rédac-
tion. S'ils n'avaient parmi eux un jeune homme qui
craint comme la peste tout ce qui ressemble à un cotil-
lon, je ne doute pas qu'ils n'organisent des sauteries.
C'est si amusant de danser au son de la musette.

Comment voulez-vous qu'avec des distractions aussi
attractives ils aient le temps de chercher des arguments
à opposer à leurs adversaires. Ils n'ont le temps que de
consulter leur dictionnaire poissard pour y chercher des
insultes.

La seule manière de lutter avec eux, serait de louer
les services d'un fort de la halle, à peu près aussi mal
embouché que ces messieurs et dont la verve de bas
étage, s'accorderait avec la leur.

Les contes publics de M. Robertson; imitation plus
ou moins burlesque d'Alibaba ou les
quarante voleurs.

Jeudi dernier, M. Robertson, Honorable par défini-
tion sinon par nature, ouvrit la bouche devant les élec-
teurs de Sherbrooke et parla en ces termes:

Electeurs,

Je tiens à venir répéter devant vous, qui avez été
toujours fidèles à ma politique, les noires calomnies
inventées à plaisir par mes ennemis.

Vous me permettez de laisser de côté les intérêts du
pays; ce n'est pas de cela qu'il s'agit dans la discussion
des contes publics. Je vous le demande, amis et conci-
toyens, vous sur qui je me suis plu à répandre les bien
faits et la générosité du trésor public; n'est-ce pas, je ne
veux pas dire une plaisante naïveté, non, ce terme n'est
pas assez fort, n'est-ce pas, dis-je, une amère et stupide
dérision de nous demander compte, de nous demander
la justification d'une bonne et loyale administration?

A la veille des élections provinciales, on me demande
s'il y a eu amélioration dans la gestion des finances? Et
qu'importe? Qu'on me demande plutôt si le gouver-
nement actuel, dont la gloire est d'avoir pendu Riel,
sera réélu! Et alors je ne compterai plus avec les finan-
ses de la province.

La pudeur iadis habitait sur la terre, dit Juvénal.
Reprenons le mot pour le parti conservateur et je ne ces-
serai pas de dire que si le respect de soi-même et la
dignité personnelle ont cherché sur terre un dernier
refuge, c'est au sanctuaire ministériel de Sir John MacDo-
nald et de Ross Taillon que ces nobles sentiments l'ont
rencontré.

Vous nous accusez d'être pen lards? Vous nous accu-
sez de dilapider les finances provinciales au profit du
parti conservateur?

Quelles armes seraient donc les nôtres si nous n'avions
à notre service et la corde et le pince monseigneur?

Les présents d'Artaxercès le barbu

Un événement que Madame de Sevigné ne manque-
rait pas d'appeler étrange, extraordinaire, surprenant,
incroyable, je dirai plus, invraisemblable s'est produit
hier dans l'incorruptible cité de Montréal-Est.

Un homme s'est rencontré d'une candeur assez naïve,
d'une loyauté assez bizarre, capable de résister aux séduc-
tion de la fortune, un homme, dis-je, s'est rencontré
assez respectueux de lui-même et assez honorable, pour
refuser les présents du roi barbu Artaxercès-Taillon.

Merci, grand et généreux citoyen, d'avoir épargné à
ta patrie la douleur si cuisante d'une nouvelle défection.
Merci, nouvel Orphée, d'avoir à l'honneur et au devoir,
sacrifié les supplications et les larmes de la soyeuse
Eurydice-Taillon.

Merci, d'avoir avec prudence rejeté les 500 piastres
qu'un ami du roi grec n'a pas craint de t'offrir sur la
roulette nationale à laquelle s'asseyaient chaque jour les
ministres de Québec et d'Ottawa!

Mais quittons le dithyrambe et les hauteurs élevées où
nous planons et disons simplement:

M. Taillon n'est rien moins que sûr de sa réélection
dans Montréal-Est; et tous les moyens lui semblent
bons pour se rassembler des voix éperdues.

Nous ne voulons pas dire que l'achat des consciences
soit un de ces moyens; personne ne nous croirait: Ces
manœuvres sont si peu dans les habitudes ministérielles
des pendants!!! Non; un ami fort dévoué de Taillon-le-
barbu aurait fait de vives instances auprès d'un fabricant
d'orgues de barbarie pour le prier d'user de son influence
politique et musicale sur ses sensibles concitoyens. Il va
sans dire qu'un service est toujours récompensé.

C'est égal, Taillon, vous êtes peu respectueux pour
vos prétendus électeurs; la musique, c'est charmant
sans doute; mais l'orgue de barbarie! ne sont-ce donc
que des serins qui votent pour vous?

LES CAROTTES D'UN TAMBOUR.

Un tambour de la... légion (ceci se passait en 1836.)
se trouvant sans argent un jour de fête, se rend chez son
colonel:

— Mon colonel, dit-il, j'ai rêvé cette nuit que vous
étiez mort; j'en avais beaucoup de chagrin et, quand je
me suis réveillé j'ai pleuré à chaudes larmes.

— Rassure-toi mon garçon je me porte bien.

— C'est que, voyez-vous, mon colonel, vous êtes le père
de notre légion. Tout le monde vous aime.

Le colonel caressa sa moustache, flatté.

— Je suis content de toi, mon ami. Tu n'as rien à me
demander?

— Pardon, mon colonel, mais je n'osais pas...

— Eh bien! parle.

— Mon colonel je vais me marier.

— Mon compliment. Ta femme est-elle jolie?

— Comme notre drapeau.

— Alors bonne chance!

— Merci, mon colonel; mais, vous comprenez, quand
on se marie, on a un tas de dépenses à faire, et je n'ai
pas d'argent.

— Je comprends, voici quarante francs.

Le tambour se confond en remerciements, et s'en va
radieux, au cabaret. Les quarante francs ne durent pas
longtemps, car le tambour est généreux à son tour et par-
tage avec ses camarades.

Au bout de quelques semaines, on se retrouve la
bourse vide. Comment faire.

Le tambour retourne chez le colonel.

— Qu'est-ce qu'il y a mon garçon, demanda le com-
mandant de la légion.

— Ah! je suis bien malheureux, mon colonel.

— Explique-toi.

— Ma femme est morte.

— Pauvre garçon!

— C'était une si bonne femme!

— Je te plains vraiment.

— Le plus malheureux, mon colonel, c'est que je n'ai
pas de quoi la faire enterrer.

— Voici cinquante francs, mon ami, fais les choses
convenablement.

— Que vous êtes bon, mon colonel!

— C'est bien, ne me remercie pas.

Les cinquante francs sont dépensés comme les autres
en joyeux libations. On boit à la santé du colonel, de
sa crédulité, à la santé du tambour et de sa femme! On
fait durer la somme quinze jours.

Mais voici qu'au bout de ce temps, la dernière pièce
de cent sous ayant été buc, le tambour facétieux, à moi-
tié ivre rencontre le colonel et, ayant laissé sa mémoire
au fond de son verre, l'aborde par ces mots imprudents:

— Mon colonel, ma femme vient d'accoucher, et dans
ma position...

Il n'acheva pas, Le colonel, qui avait payé le maria-
ge et l'enterrement, ne se montra pas d'humeur à faire
les frais du baptême, et le tambour voyant sa superche-
rie découverte, s'empressa de filer, dégrisé, sans deman-
der son reste.

REVUE DES TRIBUNAUX.

LA MORT AUX PUNAISES.

Ce n'est pas que Bombardier manque d'états, il en a
trois non compris l'état d'ivresse; seulement, ce sont
des états d'été, sauf le quatrième qui est de toutes les
saisons, comme l'amour; si bien qu'on s'explique à
merveille que Bombardier ait été arrêté pour vagabon-
dage.

Le juge: Qu'est-ce que vous faites? Quelle est votre
profession?

Bombardier: Ma profession?... Heu... écosseur de pois.

Le juge: Ce n'est pas un état, écosseur de pois.

Bombardier: Pas un état? C'est donc un art?

Le juge: C'est un travail qui peut occuper quelques mois
de l'année, mais après...

Bombardier: Quelques mois d'un côté, quelques mois
de l'autre, on boulotte.

ANNONCES.

— Un ancien ambassadeur, qui
passe tout son temps à faire des
bulles] de savon, demande une place
de souffleur à l'Hippodrome. Il est
sourd-muet.

Une jeune fille, déjà mère, mais grê-
lée comme une passoire, désire s'unir
à un monsieur, archiviste, forblantier
ou conseiller d'Etat, pour lui faire
connaître les beautés cachées du verbe
aimer.

— La demoiselle qui a envoyé une
mèche de cheveux à notre collabora-
teur Gavrochard est avertie que ce-
lui-ci les a posés sur la soupe du gar-
çon de bureau.

— On demande à voir un cul-de-
jatte courir après l'omnibus de la
Halle-aux-Vins.

— Un quidam offre cent sous pour
dix kilos de titres de l'Emprunt de
Honduras. C'est pour envelopper ses
vieux souliers dedans.

— A marier un garçon de vingt-
quatre ans, tellement ramolli qu'il se
figure qu'on résolve les boutons de
culotte fin septembre. Il est chauve
comme un cent de piquet et porte
de la flanelle entre ses repas. Son
père est le monsieur qui polit le dô-
me des colonnes du boulevard pour
qu'elles finissent en pointe.

— Un inventeur désire faire la con-
naissance de plusieurs personnes
d'une parfaite honorabilité pour l'ai-
der à lancer de faux billets de ban-
que de sa composition.

— On demande un individu adroit
pour coller des prospectus derrière
le dos des consommateurs dans les
cafés.

ON DEMANDE

— Un fabricant de briquets pour
allumer les guerres civiles.

— Un repasseur de couteau pour
couper dans le pont.

— L'inventeur des bottes de sept
lieues pour marcher à grands pas
dans les sciences.

— Un polisseur de compliments
artificiels pour remercier les employés
qui ont cessé de plaire.

— Un aéronaute pour aller à la
recherche des paroles en l'air.

— Le détenteur de drap pour dou-
bler les grands artistes.

— L'ouvrier qui a perfectionné les
marteaux-pilons pour aplanir les dif-
ficultés.

— L'employé qui gomme les tim-
bres-postes pour affranchir les esclaves.

— Le marchand de fusain pour
dessiner la situation.

— Le boulanger qui vend le pain
pour nourrir de secrètes pensées.

— Le fabricant de bougies pour
éclairer l'opinion publique.

— L'adresse du détenteur du déca-
mètre à mesurer les expressions.

— Le détenteur de haches pour
fendre la foule.

— Le forgeron qui possède un mar-
teau pour frapper un grand coup.

— Un vase pour contenir son indi-
gnation.

— A faire fonctionner devant l'A-
cadémie des sciences la machine à
cintrer les guillemets.

— L'adresse du cordier qui vend
de la ficelle pour nouer des relations
et de la gausse pour attacher de la va-
leur aux objets d'art.

— Le nom de celui qui a inventé
les cornets acoustiques pour que les
sourds puissent entendre la plaisan-
terie.

— Le mennisier qui vend des ma-
driers pour soutenir la conversation.

— Le serrurier détenteur des clés
pour ouvrir les enquêtes.

— Le marchand de pipes en écu-
me de la société.

— Un oculiste soignant spéciale-
ment les yeux du gruyère.